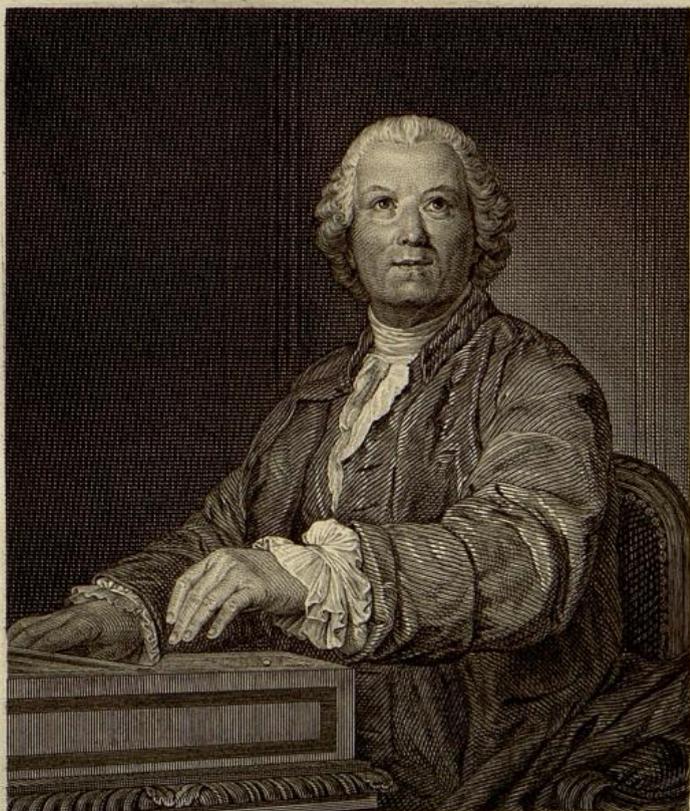


J.S. DUPLÉSSIS.

Französische Schule.



Gem. von S. v. Perger.

Gest. von J. Kowatsch.

DRITTTER CHRISTOPH GLÜCK.



Joseph Siegfried Düplessis.

Bildniß des Ritters Chr. Gluck.

Auf Leinwand. — Höhe: 3 Schuh 1 Zoll. Breite: 2 Schuh 6 Zoll.

Nicht ohne besonderes Interesse und mannichfaltige Gefühle können wir vor Gluck's Bildniß treten, dieses großen Reformators der dramatischen Musik. Stolz nennen wir ihn den Unsrigen; denn er war an Böhmens Gränze (1714) geboren; studierte die Musik in Prag (von jeher die Wiege der Tonkünstler); schwang sich, nachdem er mehrere Jahre in Italien war, und dort vieles, aber nichts bedeutendes leistete, erst in Wien zu jener Höhe auf, welche ihm die Unsterblichkeit sichert; nach langem und glänzendem Aufenthalte im Auslande zog er sich endlich wieder hierher zurück, um im Vaterlande seine Bahn zu schließen. — Aber auch Wehmuth, wo nicht Schaam muß uns ergreifen, wenn wir jene Nation, die mit Stolz und Ehre ihn den Ihrigen nennen darf, ihn fast vergessen sehen! wenn wir vergeblich nach seinem Monumente, ja sogar nach seiner Grabstätte fragen; wenn wir seine unsterblichen Werke, deren Studium einen Mozart und Andere bildeten, wegen Mangels an Beyfall vom Repertoire verbannt sehen, um hohlem wälschen Schellengeläute Platz zu machen, das Gluck einst siegreich gestürzt hatte, und welches schon der geistreiche Arnaud »nur ein Concert nennt, dem das Drama bloß zum Vorwande dient.« — Man findet ihn gesanglos, während Rousseau, der competenteste Richter, sagt: »Gesang entströmt allen seinen Poren;« man findet ihn veraltet, ihn, dessen Werke gegen ein halbes Jahrhundert mit unverminderter Theilnahme an der Ordnung waren, und es in Frankreich noch sind: während die beliebten modernen Sammlungen von Cadenzen und Trillern, Opern genannt, trotz dem Enthusiasmus bey ihrem Erscheinen, kaum ein halbes Jahrzehend alt werden. Man findet ihn zu kalt, während ihn Burney treffend den »Michel-Angelo der Tonkunst« nennt, und während Keiner solche Macht über das menschliche Gemüth zu üben verstand, wie dieser Gewaltige. Doch was wird es nützen, noch mehr von diesem »verschollenen« Manne zu berichten! . . . Wir schließen daher mit der Angabe, daß er in Wien am 15. November 1787 am Schlagfluß starb.

In hoher Vortreflichkeit und Wahrheit gibt das Bildniß so sein persönliches Außere, als den Ausdruck seines Geistes. Der hohen Stirne, dem begeistert glänzenden Auge ist das Siegel des Genies aufgedrückt, den sanften Mund umschwebt die Lieblichkeit der Grazien; er scheint eben Ceterpens Eingebungen zu lauschen: Alles repräsentirt trefflich sein Inneres. Als Mahlerey betrachtet, steht das Werk eben so hoch. Mit größter Sorgfalt ist jeder einzelne Theil behandelt, und sogar die Pockennarben sind gewissenhaft ausgedrückt; und dennoch ist alles wieder so kunstvoll übergangen, daß das Ganze den Anschein der leichtesten, freyesten Behandlung gewinnt. Die Carnation ist zart und frisch, mit sanften Übergängen, das Colorit des Übrigen ziemlich harmonisch, trotz der portrait-getreuen Darstellung des Rocks von schillerndem Stoffe, und des grünen, inwendig rothen Clavicords. Das Bild trägt die Jahrzahl 1775, das Jahr, wo Glück's Ruhm am höchsten und ausgebreitetsten war; auch vom Mahler ist bekannt, daß seines Freundes Glück's Bildniß unter seine besten Arbeiten gehört.

Joseph Siegfried Düpleßis wurde im Jahre 1725 zu Carpentras geboren. Schon sein Vater hatte die mit Glück ausgeübte Chirurgie verlassen, um sich der Mahlerey zu widmen; der Sohn, obwohl zum geistlichen Stande bestimmt, äußerte so viel Hang und Beruf zur Kunst, daß der Vater ihm den ersten Unterricht erteilte. Bey seinen schnellen Fortschritten fand der Vater bald seine weitere Unterweisung unzulänglich, daher er ihn der Leitung Imbert's übergab. Nach einem Studium von vier Jahren fand Imbert ihn reif, Italien zu besuchen. Düpleßis ging im Jahre 1745 nach Rom, wo er den Unterricht des Subleyras genoß. Er übte dort alle Gattungen der Kunst, doch zog ihn die Landschaftsmahlerey am meisten an, worin er auch so viel Talent zeigte, daß der berühmte Vernet selbst ihn aufmunterte, sich diesem Fache ausschließend zu widmen, worin er gewiß Großes leisten würde. Oft bedauerte Düpleßis nachmahls, diesen Rath nicht befolgt zu haben. Nach vierjährigem Aufenthalte kehrte er nach Frankreich zurück, wo er an verschiedenen Orten seine Kunst ausübte; zuletzt verweilte er in Lyon mehrere Jahre. Im Jahre 1752 ging er endlich nach Paris. Die Nothwendigkeit zwang ihn, sich dort der Portrait-Mahlerey zu widmen; aber es bedurfte vieler Jahre, bis es ihm gelang, sich einen Ruf zu gründen. Im Jahre 1774 wurde er Mitglied der königlichen Mahler-Akademie, und galt nun für einen der ersten Bildnißmahler der französischen Schule. Kaum hatte er einigen Wohlstand errungen, als die Revolution ihn seines Vermögens beraubte; er nahm daher die Anstellung eines Conservateurs im Museum zu Versailles an, welche Stelle er behielt, bis er am 1. April 1802 an der Lähmung starb.

JOSEPH SIFRÈDE DUPLESSIS.

LE CHEVALIER CHR. GLUCK.

Sur toile. — Hauteur 3 pieds 1 pouce. Largeur 2 pieds 6 pouces.

Nous ne pouvons nous placer devant le portrait de Gluck sans éprouver divers sentiments et un intérêt tout particulier. Nous sommes glorieux d'appeler le nôtre ce grand réformateur de la musique dramatique; car il naquit (en 1714) sur les frontières de la Bohême, et après avoir étudié la musique à Prague (de tout tems le berceau des grands musiciens), et passé plusieurs années en Italie, où il travailla beaucoup sans produire quelque chose de considérable, ce ne fut qu'à Vienne qu'il s'éleva à cette hauteur qui lui assure l'immortalité; il fit ensuite un long et glorieux séjour chez l'étranger, et retourna dans cette capitale, pour y terminer sa carrière. — Mais nous devons être saisis de douleur et même de honte, quand nous voyons ce grand homme oublié de la nation qui peut se faire gloire de le nommer le sien; quand nous cherchons en vain son monument et même le lieu de sa sépulture; quand nous voyons ses oeuvres immortels qui ont formé un Mozart et tant d'autres grands maîtres, bannis, faute d'approbation, du répertoire, pour faire place à un insignifiant carrillon italien, que Gluck avait jadis renversé avec succès et que déjà l'ingénieux Arnaud avait nommé «un concert dont le drame fut le prétexte.» On le trouve pauvre en mélodie, tandis-que Rousseau, le juge le plus compétent, dit, que le chant lui sort par les pores. On le trouve vieilli, lui, dont les oeuvres faisaient, pendant près d'un demi-siècle, les délices du public, et continuent à le faire encore en France; tandis-que des collections modernes de cadences et de roulades, que l'on nomme opéra, ne peuvent se soutenir une dizaine d'années, malgré tout l'enthousiasme qu'ils excitent en naissant. On le trouve trop froid, tandis-que Burney le nomme, bien à juste titre, le Michel-Ange de la musique, et que jamais musicien ne sut, comme ce maître par excellence, exercer un empire si absolu sur le coeur humain. Mais à quoi bon perdre le tems en parlant de cet homme oublié! Nous terminons donc en disant, qu'il mourut d'apoplexie à Vienne le 15. Novembre 1787.

Ce portrait de Gluck rend l'expression de son esprit avec une vérité et une perfection rares. Le front élevé et les yeux brillants d'enthousiasme portent l'empreinte du génie; sa bouche souriante est entourée de l'amabilité des grâces; il a l'air d'écouter les inspirations d'Euterpe. Tout représente au mieux son âme toute entière. Sous le rapport de l'art cet ouvrage est de la même perfection. Chaque partie est travaillée avec le plus grand soin, les marques même de la petite vérole y sont rendues scrupuleusement, et cependant le tout est traité avec tant d'art, que l'ensemble y paraît d'une touche extrêmement aisée et légère. La carnation est délicate et fraîche, les nuances sont fines; le coloris des accessoires est assez harmonieux malgré la représentation fidèle du costume de couleur changeante et du clavecin vert en dehors et rouge en dedans. Le portrait porte la date de 1775; c'est-à-dire l'année, où la gloire de Gluck était à son comble. On sait de même, que ce portrait de Duplessis, ami de Gluck, est du nombre de ses meilleurs ouvrages.

Joseph Siffrède Duplessis naquit, en 1725, à Carpentras. Son père avait quitté la chirurgie qu'il avait exercée avec succès, pour s'adonner à la peinture; et le fils, quoique destiné à l'état ecclésiastique, montra tant de talents et de penchant pour le même art, que le père lui en donna les premières leçons. Par les progrès rapides qu'il fit, son père trouva, qu'il n'avait plus rien à lui enseigner, et le confia aux soins d'Imbert. Après un exercice de 4 ans Imbert le jugea assez instruit pour faire le voyage d'Italie. En 1745 Duplessis se rendit à Rome, où Subleyras devint son maître. Il y exerça toutes les parties de l'art; mais ce fut le paysage qui l'attira le plus, et il y montra en effet tant de talents, que le célèbre Vernet l'encouragea à se vouer exclusivement à cette partie, dans laquelle certainement il deviendrait un grand maître. Souvent dans la suite Duplessis regretta de n'avoir pas suivi ce conseil. Après un long séjour il retourna en France, où il exerça son art dans plusieurs villes, et finit par s'arrêter à Lyon, où il resta plusieurs années. Enfin en 1752 il alla à Paris, où la nécessité le força de s'appliquer à la peinture en portraits; mais il lui fallut bien du tems pour se faire une réputation. En 1774 il fut reçu membre de l'académie royale de peinture, et fut regardé dès-lors comme un des meilleurs peintres de portrait de l'école française. A peine fut-il parvenu à quelqu'aisance, que la révolution le priva de sa fortune; il accepta alors une place de conservateur du musée de Versailles, et garda cette place jusqu'au 1. Avril 1802, où il mourut de paralysie.